

MES TROIS PATRIES

Françoise Lannes

Mes trois patries

Histoire d'une vie qui en a croisé bien d'autres

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2017

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

REMERCIEMENTS

Merci de tout cœur à Max, mon époux depuis bientôt soixante ans. Il a cru en moi – plus que je n’y ai cru moi-même – soutenue, et conseillée avec son efficacité coutumière.

Je tiens à remercier aussi les auteurs des livres qui m’ont permis de développer des thèmes qui me préoccupent depuis toujours ou de raconter le Cameroun auquel je suis toujours très attachée.

EN FRANCE LA PATRIE OÙ JE SUIS NÉE

A lors que des centaines puis des milliers de kilomètres nous séparaient Max, mon futur époux et moi – lui, né en Suisse, moi en France, pour finalement nous rencontrer au Cameroun – mes parents, eux, sont nés et ont passé leur jeunesse dans le même bourg, à Marle-sur-Serre, dans le département de l’Aisne.

Cette région est peu connue, surtout à l’étranger. Quand on me demande, ici, en Suisse – où nous nous sommes posés en 1974 – de quelle région de France je suis originaire, une réponse brève ne suffit jamais. Les gens n’ont pas la moindre idée de l’endroit où se situent Marle, l’Aisne et son chef-lieu, Laon. Mon ajout de rigueur : « À environ 100 km au nord-est de Paris, en direction de la frontière belge », satisfait généralement mes interlocuteurs, tout au moins géographiquement. Les touristes ne font qu’y passer en-dehors des amateurs d’histoire ou d’architecture. Combien de Français savent que la seconde épouse de Pépin le Bref, Bertrade, dite Berthe au Grand Pied, était la fille du Comte de Laon ? Elle ne fut pourtant pas moins que la mère de Charles, l’immense, le légendaire, le très puissant empereur Charlemagne, le plus connu de la dynastie des Carolingiens dont le nom dérive du sien. Et puis les églises fortifiées, les grandes halles romanes, les gentil-

hommières, les châteaux, les abbayes, les ruines disséminées dans la campagne, valent d'y circuler muni d'une bonne carte de la région, en n'étant pas avare de son temps.

Marle était essentiellement agricole et c'est encore l'agriculture qui alimentait deux des industries locales : la brasserie qui appartenait à mon grand-père maternel et la sucrerie. Il y avait encore la briqueterie, indispensable dans ces régions où les pierres sont plutôt rares. Ces belles demeures qui témoignent encore de la prospérité de Marle au XIX^e siècle, sont toutes construites en briques. Elles se dressent généralement en bordure de rue, et non, comme dans d'autres régions, au milieu du parc qui, ici, s'étend derrière la maison. Hélas, aujourd'hui, la plupart de ces maisons n'intéressent pas leurs héritiers et affichent leur disponibilité par le triste petit écriteau : « À vendre ». Par bonheur les demeures de mes grands-parents ont chacune trouvé un acheteur qui n'a pas hésité à faire les frais d'une rénovation fonctionnelle et esthétique à la fois.

Après que les trois industries eurent dû fermer, n'étant sans doute plus conformes aux normes de la seconde moitié du XX^e siècle, Marle périclita. Jusqu'à ce que la firme allemande Bayer vienne s'y installer, la sauvant de la dépopulation qui sonne le glas de bien des agglomérations de province aujourd'hui. L'usine s'est installée en contrebas, sur des terrains que la sagesse ancestrale avait toujours évités mais que la municipalité n'a pas hésité à vendre à un prix certes intéressant pour l'acheteur qui, cependant, doit payer le prix de cette décision irréfléchie en épongeant les inondations fréquentes des installations. Encore plus fréquentes de nos jours où la terre, gorgée des produits chimiques qui la poussent à produire de plus en plus et de plus en plus vite, est devenue imperméable à l'eau.

Le magnifique pavage de la place de l'Église et ses beaux lampadaires offerts par Bayer à la municipalité de Marle témoignent que les affaires de la société ne vont tout de même pas trop

mal. Malheureusement le cœur de Marle s'est vidé, ses vieilles demeures causant trop de frais et de travail tandis qu'à la sortie du bourg, vers la route de Laon, ont été construits des lotissements de petites maisons, au jardinet coquet, plus adaptés aux besoins et aux mentalités d'aujourd'hui.

MARLE AUTREFOIS

La première mention historique de Marle date du dixième siècle, de l'an 960 environ. Il faut la chercher dans les archives des seigneurs de Roucy, qui étaient à cette époque, avec les comtes de Vermandois, les plus importants possesseurs du sol de Marle. Un chef normand, Renaud, reçut en fief de Louis IV, dit « d'Outre-mer », la terre de Coucy et certaines autres, dont celle de Marle. Il y bâtit un château fort, attiré là, sans nul doute par les avantages topographiques, par le relief du sol qui présentait un haut escarpement et formait, avec un pont de défense, le point culminant de ce plat pays.

Depuis sa fondation, vers l'an 950, il passa par alliance aux familles de Bar, de Luxembourg, de Bourbon-Vendôme en 1487, (par là même à Henri IV qui y aurait passé une partie de sa jeunesse), puis, en 1654, à Mazarin et à ses héritiers, enfin, vers 1766, en apanage, aux ducs d'Orléans.

Isolé sur trois faces par d'immenses fossés, porté au nord sur un escarpement à pic, il formait un large terre-plein d'environ un hectare, bastionné, flanqué de tours, défendu par un puissant donjon. Au centre s'élevait le manoir seigneurial et sa chapelle. Il subit

plusieurs sièges. Il fut tantôt la terreur ou le refuge des habitants, le point de mire de l'ennemi et la défense du pays.

Il fut démantelé par Louis XIV, acharné à réduire la morgue des seigneurs. Aujourd'hui une grande demeure de style renaissance en tient la place, mais c'est toujours, pour les marlois, « le Château ». Lorsque j'étais enfant, l'épouse du propriétaire était une Autrichienne, dont la silhouette invariablement boudinée dans une culotte de cheval agressait l'œil tandis que l'oreille, elle, l'était par l'affreux accent de son pays d'origine. Le fils, un fantasque, se jeta un jour d'une fenêtre des combles, accroché à un parachute qui, bricolé par ses soins, lui permit au moins de s'en tirer avec quelques cassures, alors qu'il aurait dû se tuer.

Je tire ces renseignements de *Marle d'hier, la monographie de l'abbé Palant*, curé de Cilly, achetée un jour à la librairie-tabac de Marle. Ce bref ouvrage témoigne des troubles et souffrances dont la Thiérache eut sa large part au long des siècles.

La Guerre de Cent Ans y fut particulièrement éprouvante, la Thiérache et le Laonnois se trouvant sur la route des soudards anglais.

Et comme s'il ne suffisait pas à la France d'être en guerre contre l'Angleterre, il lui fallut encore se voir déchirée entre deux factions: les Armagnacs, parti fidèle à Jeanne d'Arc et au dauphin, le futur Charles VII, et les Bourguignons alliés aux Anglais. Cette guerre fratricide amena une misère profonde dans le pays. La Picardie s'étant déclarée pour Jean sans Peur, les Armagnacs pillent et incendient le Laonnois, le Marlois.

Par le jeu des alliances, des mariages, le pays tombe au pouvoir des Anglais, puis des bourguignons... La ruine et la dépopulation étaient telles dans nos campagnes, que, le 10 janvier 1456, Charles VII fit une ordonnance par laquelle il supprima le droit d'aubaine, ce droit qui donnait au roi, dans certains cas stipulés, l'héritage de certains biens.

Par la suite, la funeste rivalité entre François 1^{er} et Charles-Quint fut aussi à l'origine de pillages et d'incendies pratiqués par les troupes ou partisans de l'Autrichien, également roi d'Espagne.

La Ligue amena aussi son lot de misères. La dénommée « Ligue » était cette confédération de catholiques organisée – d'abord en Picardie, pour s'étendre ensuite à toute la France – par le chef des catholiques intransigeants, Henri de Guise, à partir de 1576. Outre les opérations militaires dont est toujours victime la population, Marle fut ruinée par un incendie survenu le 9 août 1596.

Peu à peu les feux des guerres de religion s'éteignent après l'abjuration d'Henri IV et la soumission de Paris, bastion des ligueurs, (nous valant la célèbre phrase du roi : « Paris vaut bien une messe »), et en 1598, ce sont des feux de joie qui sont allumés à Marle, en reconnaissance de la paix conclue tardivement à Vervins.

Une enquête, réalisée en 1596 et découverte dans le Bulletin académique de Laon, donne sur l'époque de la Ligue un ensemble de détails d'un caractère navrant. « Ce ne sont que villages abandonnés, terre en friche, bourgeois et paysans vendant à vil prix ce qu'ils possèdent, terres, meubles, habits, en échange d'un morceau de pain. »

Hélas, nos ancêtres n'étaient pas au bout de leurs peines, loin s'en faut, puisque – je cite l'abbé Palant – « le XVII^e siècle a été particulièrement désastreux pour Marle et son rayon ».

En 1635, Richelieu, après avoir soutenu les protestants, – au grand scandale des catholiques français – durant la Guerre qui sera dite « de Trente ans » et qui dévaste l'Europe depuis 17 ans déjà, intervint directement dans le conflit en déclarant la guerre à l'Espagne. Marle, pays frontière, fut de 1635 à 1659, « constamment ravagé aussi bien par les troupes françaises que par les armées étrangères ». Il n'avait d'autre alternative que celle, disent les mémoires du temps, « d'être mordu par le chien de France ou

étranglé par la chienne d'Espagne ». C'est à cette époque que les villages du Marlois et du Vervinois transforment leurs églises en forteresses où la population se mettait à l'abri d'un coup de main.

En 1995, Tonton Jules – le frère unique de Papa – nous fit faire une superbe balade d'une église fortifiée à l'autre. Comme j'aimais ces séjours d'une petite semaine que nous faisons presque chaque année à Marle, Max et moi. Mon oncle avait alors à cœur de nous faire découvrir ma région natale, que j'avais quittée trop tôt pour en connaître les trésors.

Le « *Journal du notaire Lehault* », relate, année après année, de 1635 à 1665, tous les événements qui s'y sont succédés. En voici quelques traits :

Le 4 mai 1635, Richelieu déclare donc la guerre à l'Espagne.

1636. Année néfaste. Le 20 mai terrible inondation. Le 2 juillet, invasion. Le 20, réquisition. En août, la peste. En octobre incendie du grand faubourg. En novembre, réquisition.

En 1637, trois passages de troupes ravagent tout le pays. La peste qui tue 600 personnes dans un délai de cinq mois.

En 1638, 40, 41, 42, 43, passages de troupes, garnisons, réquisitions, taxes...

1644, 45, 46, incendies du faubourg Saint-Martin tandis que passages et séjours de troupes se succèdent. En outre la grêle dévaste le terroir.

En 1647, 48, 49, disette et famine s'ajoutent aux calamités précédentes.

En 1650, la ville est assiégée, et ce sont les charités de Saint-Vincent-de-Paul qui sauvent le pays, distribuant grains, outils agricoles, vêtements, soins aux malades qui pullulent.

Au cours des années suivantes, pillages, incendies, passages de troupes et garnisons, trombes et grêles dévastent à nouveau le pays. Les misères se succèdent, renaissant sans cesse de leurs cendres.

La liste quasi ininterrompue de ces calamités permet de réaliser et d'apprécier notre situation de confort actuelle. Mais ce n'est pas pour autant qu'elle soit entièrement satisfaisante.

Une société où la majorité n'a plus à lutter pour sa survie a tendance à devenir décadente. Je n'en veux comme exemple que ces jeans si bien déchirés qu'ils semblent avoir servi de jouet à un chiot déchaîné et que l'on peut se procurer à demi-prix – qui est toujours de 650 F! – chez Grieder, un des magasins de luxe de Lucerne, tandis que le nombre des familles nécessiteuses augmente dans notre société. Que pensent les mères de famille d'une telle ineptie, lorsqu'elles-mêmes déploient des trésors d'ingéniosité pour envoyer leurs enfants correctement habillés à l'école?

Le but essentiel n'est-il pas aujourd'hui de vivre le plus grand nombre possible de distractions: voyages, événements musicaux, plaisirs gastronomiques, « events » en tous genres, et chacun se vante, fait de la surenchère, se persuade que ses propres expériences surpassent celles des autres en qualité et en originalité.

On trouve certes beaucoup de générosité dans notre monde choyé – dons, volontariat – mais pas toujours totalement désintéressée: j'aide l'autre en vue du bien commun ou pour polir mon image et apaiser ma conscience? Quand je note tout ceci et essaye de me représenter la vie de ces gens dont certains sont mes ancêtres, j'ai envie de demander pardon. Certes, chaque époque a eu ses injustices, ses ignorances ou ses indifférences face à l'autre, qui gêne avec sa misère, ses frustrations. Et la nôtre n'est pas en reste tandis que le sacro-saint Progrès est inopérant en la matière: le gouffre qui sépare les indigents des nantis est toujours plus béant et les entreprises humanitaires, les œuvres charitables, aussi inventives, aussi dynamiques soient-elles, ne parviendront jamais à remplir tous les ventres vides, à soigner tant de corps souffrants, à permettre à tant de cerveaux en friche de se développer, à combler tant de cœurs frustrés.

Le XVIII^e siècle fut pour Marle plus clément... jusqu'à la Révolution !

« Réquisitions de toutes sortes : d'hommes, de grains, de vêtements, de chaussures, d'armes ; les enquêtes, les visites domiciliaires, les attroupements d'affamés ; le pillage des convois de grains ; les continuel passages de troupes ; la guerre faite à la religion empruntant toutes les formes : pillage des églises, enlèvement des cloches, prédications incendiaires dans le temple jointes aux danses publiques, aux repas civiques », tel est le raccourci que nous donne l'abbé Palant de la période révolutionnaire.

Napoléon vaincu par la Sixième Coalition, les Cosaques du Don envahissent Marle en 1814, y imposant vexations, brimades, et bien sûr des contributions écrasantes.

En 1815 Marle vit le passage du même Napoléon, partant à Waterloo à la tête de 45 000 hommes – dans une ultime tentative de retrouver sa souveraineté sur la France après une retraite de cent jours – et leur retour, huit jours après, dans une affreuse débandade de troupes de plus en plus éclaircies.

La Révolution de 1848 vit le communisme lever la tête à Marle, provoquant des élections tumultueuses.

La Guerre de 1870 déclarée bien imprudemment par Napoléon III à la Prusse de Guillaume 1^{er} et de Bismarck, amena à Marle les envahisseurs allemands, la soumettant à des charges écrasantes.

La monographie de l'abbé Palant – qui ne donne qu'un faible aperçu de l'histoire du pays où mes parents virent le jour – se termine à la fin du XIX^e siècle.

Sans aucun doute, la Guerre de 1914 – 1918 a aussi été à l'origine de bien des tragédies, des souffrances. Elle n'a pas coûté à la France 1 390 000 vies humaines, sans que Marle y ait contribué. En sont d'ailleurs témoins les deux plaques commémoratives au-dessus de l'autel Saint-Martin dans l'église Notre-Dame.

Des 740 000 mutilés, j'en ai connu au moins un : le père d'Yvonne, la personne qui était au service de notre famille pen-